

# 1

*Lucien FLÉCHET*

*02/12/1948 - 17/06/2019*

— C'est bien triste.

Nono venait de servir son troisième demi à Gilbert. Et, à chaque verre posé sur le comptoir, il avait dit la même chose.

— C'est bien triste.

Tout le monde avait hoché la tête. Rien à ajouter.

On était le 21 juin et, dans le bar de Richelieu, personne ne fêtait l'été. On venait d'enterrer Lucien. Lucien Fléchet, agent d'entretien depuis plus de trente ans dans l'unique lycée de la ville. Étaient présents sa femme, son fils, quelques cousins et ses copains. Les quatre loustics toujours là pour lui, comme il les appelait. Quatre copains sans lui maintenant.

— C'est bien triste.

Quatrième demi pour Gilbert.

— Prends-en un entier la prochaine fois, ironisa Édith, sa femme, avant de le laisser cuver son chagrin tranquille.

Jacques, lui, avait délaissé sa bière habituelle pour du whisky.

— Pourquoi tu bois ça, toi ? T'en bois jamais, demanda Gilbert.

Jacques grimaça.

— Non, et je déteste ça, mais Lucien en buvait... C'est mon humble façon de lui rendre hommage.

— C'est bien triste, répondit Gilbert.

Nono approuva. Tiens, Gilbert lisait dans ses pensées.

Ceux qui avaient de la route, qui avaient les enfants à doucher, le repas à préparer quittèrent le bar. La fin d'un enterrement, c'est le vrai début de la mort. La même sensation que celle que provoque le claquement de porte chez pépé, quand tout le monde part à la fin d'une fête de famille, laissant le vieux enveloppé dans un silence que les rires avaient momentanément étouffé. Pareil.

Les verres et les « C'est bien triste » continuèrent à claquer sur le zinc. Et les langues se délièrent.

— Mourir sur les chiottes, on n'a pas idée, dit Armand.

— T'es marrant, toi, comme s'il l'avait choisie, sa mort, répondit Gilbert.

— Et juste avant de prendre sa douche en plus...

— C'est peut-être ça le pire... pour lui, j'veux dire.

Gilbert pensa que, lui, le fait de mourir sale, il s'en ficherait.

— Et qui l'a retrouvé déjà ? demanda Armand.

Un « Moi ! » vif résonna au fond de la salle. Rémi Fléchet jouait au flipper. C'est lui qui avait trouvé son

père. Raide. Il finit sa partie et s'approcha de la bande de profs, comme les appelait Lucien. Gilbert Petitbon, prof de techno. Jacques Guidon, prof de sport. Martial Bolac, de lettres. Et Armand Poupineau, de philo. Ils avaient tous la tête dans leur verre et ponctuaient le silence de soupirs qui se répondaient. Presque. Conversation de comptoir.

— Il était déjà quasiment blanc. Enfin, une espèce de vert un peu clair, tirant vers la prune, un joli vert mirabelle. Par contre, ses yeux...

Martial l'arrêta gentiment.

— Rémi, on n'a pas besoin de détails. S'il te plaît.

Il n'était pas méchant ce gosse, de bientôt trente-trois ans, mais il avait toujours été particulier, différent. Lucien disait qu'il était né sans filtre. Que c'était peut-être parce qu'il était sorti avant l'heure. On dit bien que les derniers jours, in utero, les oreilles se collent. Pourquoi ne pas penser que d'autres ajustements s'opèrent en même temps ?

Rémi haussa les épaules, commanda un Coca et imita l'assemblée. Tête dans son verre et longs soupirs.

En pensée, ils étaient tous avec Lucien. Certains eurent même l'impression de l'entendre entrer dans le bar, claquement de talonnettes, commander un whisky sans glace manquerait plus qu'ça, et s'asseoir sur sa chaise attitrée. Mais sa chaise demeurait vide. Pas de Lucien. Pas de petit bonhomme toujours fraîchement rasé, chaussures en cuir même sous sa blouse de ménage, Lucien en costume le week-end. Lucien, que personne n'avait jamais vu négligé, pas lavé ou en pyjama. Lucien qui était mort sur les toilettes, juste

avant sa douche du matin. Et c'est Martial qui formula la pensée collective.

— C'est pas une belle mort, ça, pas une belle mort. Surtout pour lui. Si on lui avait dit qu'il finirait comme ça. Et qu'il serait enterré même pas douché...

— C'est bien triste.

Au comptoir, il y avait Jeannot. Pas qu'il avait été invité à la commémoration qui avait suivi l'enterrement, mais comme il était toujours au bar à cette heure-là...

— J'ai entendu qu'en Inde, les vieux choisissent leur mort. C'est pas idiot. Ça aurait évité ça, quoi.

— Comment ça, ils choisissent leur mort ? dit Martial, intrigué.

— Bah, ils décident de comment ils vont clamser et ils programment et tout.

Jeannot replongea dans son verre.

Jacques, Gilbert, Armand et Martial, pour la première fois de la journée, sans même se concerter, sourirent.

Choisir sa mort. C'était même pas idiot du tout.

Pour une fois que Jeannot avait une bonne idée, ce serait couillon de la laisser passer. Quand même.

## 2

Sans même se concerter, ils attendirent que le bar se vide complètement pour rebondir sur l'idée. Ils étaient désormais entre eux, tous les quatre. Il y avait aussi Nono mais comme c'était son bar... et puis Rémi mais il n'y avait aucune raison de s'en méfier.

Les « C'est bien triste » s'enchaînèrent puis Jacques prit les devants.

— Je trouve que c'est fort intéressant comme concept que celui de choisir sa mort, ne trouvez-vous pas ?

— Oui, répondirent-ils en chœur.

— Et si nous faisons ça, nous aussi ? continua-t-il.

Armand, Gilbert et Martial l'observèrent. Inexpressifs. Un ange passa.

— Vous savez, moi, ma hantise c'est de faire partie de la vague de vieux morts de la canicule. J'aurais tellement honte, pensa Armand à voix haute. Finir comme ça.

— Oh oui, ça, ce serait horrible... Mais pour moi, le pire, ce serait dans une maison de viocs, après m'être

fait torcher pendant des années par des gamines bien roulées... dit Gilbert.

— Et moi, je voudrais mourir avant de perdre la vue, continuer à respirer sans pouvoir lire, ce serait atroce. Ou alors ne plus avoir envie, ou les capacités pour suivre une histoire. Paraît que dans les Ehpad, les anciens ne s'intéressent plus à rien, même pas à la télé, alors aux romans classiques... C'est terrible. Terrible !

— Tu présentes une addiction sévère à la lecture, Martial, sache-le, jugea Jacques.

Personne ne réagit. On avait l'habitude des grandes phrases de Jacques. Il se donnait un genre.

— Je peux vous aider, moi, proposa Rémi.

Rémi n'obtint pas de réponse mais continua.

— Admettons que vous vouliez décider de votre mort, qu'on la programme, pour, je sais pas moi, dans un an... Je peux vous aider à organiser. Si vous voulez.

Rémi était né sans filtre et sans empathie. Marthe Fléchet n'avait jamais voulu le faire tester, comme on dit. Elle ne ressentait pas le besoin de mettre un nom officiel sur la différence de son fils. Elle lui donnait ses propres noms, qui variaient selon les jours, du sobriquet mignon au substantif de ras-le-bol. Mais elle concluait toujours par un convaincant : « C'est pas un mauvais bougre, c'est déjà ça. Vous imaginez la mère de Dutroux ? On en est quand même loin. »

Rémi avait proposé ce projet comme il aurait parlé de mettre en place une sortie scolaire. Une sortie collective intitulée « Prenons le bus de la mort ».

Après tout, pensa Jacques.

— Pourquoi pas, répondit Martial, mais à condition que j'aie le temps de finir ma liste de livres à lire avant de mourir.

Armand s'enthousiasma. Ça faisait un bon moment que l'idée lui trottait dans la tête. Celle de partir. Quarante-deux ans que sa femme était morte. Il craignait de finir centenaire et que, là-haut, Carmen ne le reconnaisse pas.

— C'est pas juste, moi je voudrais bien mais... se plaignit Gilbert.

— Mais tu peux point, compléta Armand. Pauvre bichon, heureux en ménage. Il ne peut pas participer au projet suicide des copains. Il a même aucune raison de mourir, dis donc !

Ils s'installèrent tous à la même table, très enjoués soudain, prêts à comploter. Rien de tel qu'un grand projet pour ranimer un groupe. Des « Et si on faisait ça » complétaient les énièmes « C'est bien triste ».

Rémi les observait depuis le comptoir, comme si de rien, et ne perdit pas une miette de la conversation surréaliste qui eut lieu entre quatre petits vieux pleins d'alcool et de chagrin qui avaient la sensation soudaine d'enfin décider de leur sort.

Les conditions furent rapidement posées. Ils mourraient tous le 1<sup>er</sup> août de l'année suivante, en hommage à Lucien qui partait toujours en vacances le 1<sup>er</sup> août. Quoi qu'il se passe. Sauf l'année de la naissance de Rémi. Qui avait eu le bon goût de contrarier la manie paternelle. S'opposant vivement à Marthe dont l'accouchement était prévu trois semaines plus tard, Lucien avait fini de charger la voiture le 1<sup>er</sup> août à dix heures

comme tous les ans. Marthe s'était résignée, après tout, il y avait une maternité à Royan, Lucien avait bien noté tous les numéros nécessaires, ils rentreraient deux semaines plus tard, à temps, tout était sous contrôle. À peine Lucien avait-il claqué le coffre, satisfait – il n'avait mis que quarante-trois minutes pour tout caler – que Marthe avait perdu les eaux.

— Il va me faire chier ce gosse, je sens qu'il va me faire chier, avait été la première réaction du futur papa face à l'imminence de l'heureux événement.

Pour venger leur copain autant que pour lui rendre hommage, même les juilletistes avaient décidé que le 1<sup>er</sup> août était la date parfaite.

— Mais on doit mourir chacun de notre côté pour pas faire suicide collectif de vieux qui veulent échapper à la maison de retraite, dit Armand.

— Et à l'étranger, ajouta Martial qui avait déjà une idée en tête.

Ils acquiescèrent, pas contre un peu d'aventure avant de provoquer un rendez-vous avec la dame en noir.

— Et chacun à sa façon, avec interdiction formelle et contractuelle d'opter pour la même, précisa Jacques.

— Tu veux pas parler normalement de temps en temps, Jacques ? Même quand t'es soûl, on dirait une voix off de dico, grogna Gilbert.

— Mais c'est que notre Gilbert semble quelque peu énervé. Me trompé-je ?

Gilbert ne répondit pas à Jacques mais se mit à bougonner :

— J'en ai ma claque, vous allez encore faire un truc sans moi, et quel truc !



— Et pourquoi donc que tu l'ferais pas, toi ?  
demanda Armand.

— Bah, je peux pas...

Et Gilbert pensa à son Édith et à sa robe blanche, sa robe tendresse comme elle l'appelle... et reprit :

— C'est plus facile pour vous, vous avez pas de bonne femme qui vous empêche de vivre !

— De mourir plutôt, non ?

Nono qui, jusque-là, n'avait pas réagi, se marra.

Jacques se dit que, pour une fois, il était bien content d'être divorcé. Martial, d'être vieux garçon. Et Armand conclut que ce serait l'unique fois qu'être veuf lui donnerait du courage pour mener à bien un projet. L'idée de retrouver sa Carmen encore fringant lui réchauffait le cœur presque autant que les douze pastis qu'il s'apprêtait à regretter.

Ils commandèrent une bouteille de pétillant, pour fêter ça. Ils chantèrent du Julien Clerc, Lucien était fan, certains se lancèrent même dans quelques pas de danse, puis l'euphorie retomba.

— Mais, concrètement, comment on va faire ?  
demanda Martial.

— Pour ? répondit Jacques encore essoufflé par sa chorégraphie improvisée sur Femmes... je vous aime.

— Pour communiquer, pour voyager, pour se tuer.  
Concrètement, quoi.

C'est là qu'attirés par une force étrange, ils tournèrent tous la tête vers Rémi. Il était toujours là, assis au comptoir, se rongant les ongles en attendant d'être utile. Il leur sourit un peu de travers et leur fit un signe de la main. « Pas un mauvais bougre », disait Marthe.

« Pas la lumière à tous les étages », précisait Lucien. Martial, Armand et Jacques, la folle équipe des suicidaires joyeux, ne savaient trop que penser de ce gamin toujours habillé en bleu des pieds à la tête, avec un pull jaune noué sur les épaules, sur un marcel pendant la canicule et par-dessus son manteau, l'hiver. Mais, en l'état actuel des choses, ils n'avaient d'autre choix que de lui faire confiance pour l'organisation de leur rébellion face à la Mort. Cela dit, on a toujours le choix.